

suivis, mais je m'enfonçai de plus en plus dans le desert.

J'entendis un coup de fusil partir du côté opposé à la route que je tenais ; aussitôt je grimpai sur une éminence pour voir de quel côté je devais tourner mes pas ; mais je tombai et je me démis le pied, de sorte qu'il me fut impossible de marcher. A l'instant j'entendis un second coup de fusil. Il m'annonçait assez clairement que l'on me demandait à bord : mais comme je croyais que l'on pourrait penser que je m'étais égaré, et qu'il m'était arrivé quelque accident, je ne m'imaginai pas que mes compatriotes m'abandonneraient dans la solitude la plus affreuse du monde, avant de s'être au moins donné la peine de me chercher.

J'essayai, en criant, de faire connaître où j'étais ; ce fut en vain et malgré tous mes efforts, je ne parvins que dans l'après-midi à me relever. Je mis entre deux rochers mon pied tout disloqué et presque entièrement tourné vers l'intérieur de la jambe, je me jetai à corps perdu par terre de l'autre côté, et j'eus le bonheur de réussir à le remettre : mais cela me causa une douleur insupportable, et je restai presque sans connaissance jusqu'au soir que mon mal fut moins cuisant, de sorte que je fus en état de m'en aller.

J'eus beaucoup de peine à arriver jusqu'au rivage. Je me trouvai à un endroit entièrement opposé à celui vis-à-vis duquel le vaisseau avait été à l'ancre. Je suivis la plage dans un assez long espace, et j'aperçus ce bâtiment ; il était si loin en mer que l'on ne distinguait plus que ses hautes voiles. J'essayerais vainement de décrire le chagrin, l'inquiétude, les angoisses que j'éprouvai à cette vue. Chacun peut aisément se représenter l'étendue de ma misère. Seul dans une île âpre, stérile et déserte, je ne savais pas même si j'y trouverais de l'eau fraîche, ni rien qui pût servir à soutenir mon existence. La crainte d'une mort que l'on peut avec raison appeler la pire de toutes, était certe bien capable de me plonger dans le plus affreux désespoir.

Je restai immobile et éperdu sur le rivage : les larmes inondèrent mon visage ; mon cœur se froissa lorsque le bâtiment disparut de ma vue ; des pensées déchirantes, accablantes, vinrent assaillir mes esprits fatigués. Je me rappelle avec horreur que je fus bien près de ne plus espérer du tout dans la bonté du Ciel, et que je ne redoutais que sa justice vengeresse.

Cependant, l'agitation de mes idées se calma, et mon esprit se tranquillisa, quand enfin Dieu me fit la grâce de me rappeler divers exemples de sa miséricorde et de son assistance miraculeuse envers des hommes réduits au dernier terme du malheur ; je le priai avec foi et confiance et je conçus l'espérance qu'il me secourrait dans ma détresse, quoique je ne pusse comprendre comment cela pourrait s'effectuer.

Ranimé par ces réflexions, je me couchai sur le sable, et je tombai dans un sommeil profond, qui ne fut interrompu que par la fraîcheur de la nuit. Alors, l'obscurité du moment, la solitude du lieu, le fracas des vagues qui se brisaient contre les rochers du rivage, les cris affreux des oiseaux de proie, firent renaître dans mon esprit affaibli et égaré les mêmes terreurs et les mêmes pensées désespérantes qui m'avaient assailli auparavant. Je parvins de nouveau à les chasser en priant, et en me rappelant la présence de Dieu, et à espérer que je pourrais être tiré de cette île maudite ; je crus même que l'instant de ma délivrance était arrivé, en entendant des cris assez forts à une grande distance ; j'y répondis par d'autres cris ; je n'entendis plus rien qu'un bruit sourd qui semblait venir tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et que probablement j'avais pris pour une voix humaine. Il ne servit qu'à renouveler et augmenter mes terreurs.

Il s'éleva, pendant la nuit suivante, un vent très-fort ; l'eau tombait par torrens. Je cherchai une grotte que j'avais précédemment aperçue au-dessus d'une montagne ; je la trouvai à la fin, et j'y eus toutes les peines imaginables à me débarrasser, avec un os de tortue, d'une multitude de gros rats qui venaient sans cesse m'attaquer. J'étais en outre, incommodé sans relâche par de petits crabes qui sortaient des fentes de la montagne, et quelquefois me tombaient sur le visage : leurs nombreuses pattes me causaient, à la vérité, plus de frayeur que de mal réel, mais il ne me fut pas possible de fermer l'œil de toute la nuit, tant je fus inquiet et tourmenté.

Dès que le jour commença à paraître, je quittai ce misérable gîte. Mon pied était déjà moins douloureux, de sorte que je fus en état de marcher jusqu'à l'endroit où nous avions eu notre tente. Je cherchai à découvrir si l'on n'y avait pas laissé quelque chose, mais je n'y trouvai pas même une goutte d'eau, qui était cependant la chose dont j'avais le plus grand besoin ; car j'étais entièrement épuisé par la soif. Le soleil, qui se levait, me faisait craindre de ne pas pouvoir supporter la chaleur excessive du jour.

Mais le Seigneur avait daigné exaucer ma prière ; l'instant de la délivrance était arrivé. Dans le moment où je faisais les réflexions les plus tristes, j'aperçus un navire à l'ancre ; c'était une tartane française qui croisait aux environs de l'île. Je laissai à penser la joie que cette vue me causa : j'étais comme un homme que l'on rend à la vie. Je me jetai à genoux, et je remerciai le Tout-Puissant, qui avait choisi ce moyen miraculeux de me retirer d'un désert horrible, où j'avais cru que j'allais terminer promptement mes jours de la manière la plus misérable.

A huit heures du matin, la chaloupe de la tartane vint à terre : les hommes qui la montaient, et qui devaient me chercher, apportaient avec eux de l'eau, du vin et des alimens. Ils étaient venus à terre, la veille au soir, dans le même dessein, parce que mon capitaine leur avait appris que je m'étais égaré ; mais toutes leurs recherches avaient été inutiles. Je m'embarquai avec eux ; et je fus mené à bord, où l'on eut pour moi toutes les bontés et tous les soins imaginables. Le capitaine me dit que mon commandant m'avait fait chercher, et que, ne m'ayant pas découvert, il l'avait prié de ne rien négliger pour me retrouver. Je témoignai à ce capitaine et à tout son monde ma vive reconnaissance des peines qu'ils avaient bien voulu se donner pour venir à mon secours ; et je ne pus assez remercier la Providence de m'avoir arraché au malheur dont j'avais été menacé.

A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix : £1 la grosse ; 2 schellings la douzaine.
7 Novembre 1845.

Li v r e s

A L'USAGE DES

ECOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES.

A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'en réduire encore LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3 ;
6 novembre 1845.

ORNEMENS D'ÉGLISE

ATTENDUS TRES PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'au mine UN ASSORTIMENT TRES VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Eglise, avec leurs garnitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Eglise.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELLEVÉ.)

— A VENDRE. —

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,
UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

avec croix sur fond d'argent brun, (kuisant), broché en or, relevé et tout

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto ditto

ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto ditto

CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto ditto

LA CROIX, porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une

GLOIRE or et argent.

LE CHAPERON, porte, un Cœur de MARIE " or et argent "

N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond brun.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St. New-York.